

CHÂTEAU TURPAUD



Le château Turpaud se trouve dans le Palus, au lieu dit « Balach », à proximité du village de Ferrand.

Ce hameau, actuellement situé sur la commune de Saint Médard, dépendait de l'Isle Saint-Georges. Ce mot signifiait "les chaumes".

HISTORIQUE

Baurein parle d'une maison noble de Ferrand qui aurait appartenu en 1493 à Jean de Gères, seigneur de Camarsac , et qui se trouvait sur la paroisse de Saint Médard.

Ferrand vient sans doute d'un ferrant, abréviation d'un maréchal ferrant.

D'après des anciennes structures on peut estimer que la maison noble était du 16ème siècle.

Elle faisait peut-être partie du vieux village de Balach du moyen âge.

Un croquis anonyme du XVIIIème siècle nous montre ce qu'était « la maison de Ferrand » : un édifice qui ne ressemble pas au château actuel.

M. des Grottes, propriétaire de Turpaud, possédait dans ses archives des élévations de sa demeure qui correspondaient au croquis ancien. Nous avons tout lieu de penser que Turpaud et la maison noble de Ferrand ne font qu'un.



Le 12 Avril 1736, Arnaud Lafourcade vendait à Baptiste Barret (ou Baret) « un bourdieu, maison, chay, jardin, fournière... », le tout situé au lieu appelé Ferrand dans la paroisse de l'Isle-Saint-Georges.

Le château pris alors le nom de "Turpaut" ou « Turpaux » ; cette appellation signifie est "soliveau" en vieux français.

La chapelle domestique (attachée à la demeure), existe toujours.

Un mariage à Turpaut en 1742

Mariage de M. Charles Bernard Barret et de Dame Guymont.

« L'an 1742 et le douzième jour du mois de septembre je, Pierre François Barret archiprêtre de Lesparre et curé de Saint Estèphe en Médoc, par la permission de Monseigneur l'archevêque de Bordeaux, ay donné dans la chapelle domestique de Messire Jean René Joseph Barret, greffier au tribunal au parlement,

Située dans la paroisse de l'Isle Saint Georges du présent diocèse,

à monsieur Charles Bernard Barret de Turpeaux excuyer d'une part, et

Dame Françoise Charlotte Guymont veuve du fû sieur Claude Alexis Houlier escuyer, habitans l'un et l'autre de la paroisse St Pierre de Bordeaux,

la bénédiction nuptiale avec les cérémonies présentes et conformément à la permission et dispence qu'ils ont obtenu dudit seigneur archevêque en datte du onze septembre mil sept cent quarante deux, et qui est demeuré entre les mains du sieur Lafaye, curé de l'Isle Saint Georges, en présence des mrs. Joseph Barret greffier en chef au Parlement,

Albert Hyacinte Michel Baret bachelier en Sorbonne et prieur de Notre Dame de Bonpont, frères, de André Duhamel escuyer et neveu »

Signé : Barret de Turpeaux époux

J.C. Guymont épouse

Denis de Barret, Baret Numirat

Barret, Barret, Abbé Barrett

Barret archiprêtre, Duhamel

☛ *Il faut noter l'autorisation spéciale de l'archevêque de Bordeaux pour célébrer le mariage hors l'église paroissiale des époux, et par un autre ecclésiastique que le curé de l'Isle.*

A la Révolution, Jean-Baptiste Barret possédait au même endroit une maison de maître, six maisons et 198 journaux. Il fut condamné à mort le 3 Thermidor an II par la Commission Militaire, ses biens furent saisis, mais il semble qu'il n'y eu pas de vente.

Vers le milieu du XIXème siècle, Turpaut, devenu La Blancherie, appartenait à M. Polhs.

Celui-ci le vendit à M. Jules des Grottes qui lui fit subir une réfection totale vers 1875.

Il appartient aujourd'hui à la même famille (Marraud des Grottes)



DESCRIPTION

Deux corps de communs en U encadrant le logis dessinent trois cours ouvertes vers le Nord. Les communs couverts de tuiles creuses sont bâtis de moellons, à l'exception des élévations, sur la cour centrale, des deux ailes flanquant immédiatement la demeure, en pierres de taille comme cette dernière.

Si l'architecture du commun reste à peu près dans l'état où elle était avant la grande campagne de travaux de 1875, il en est tout autrement de celle du logis. Exhaussement de l'ensemble, modification des ouvertures, adjonction d'une galerie couvrant la terrasse à l'est, ont totalement altéré son aspect original.

Par chance, nous possédons l'état de communication du rez-de-chaussée, les cheminées d'angle sembleraient appartenir au XVII^{ème} siècle. Il n'en est pas de même pour certains autres éléments comme la toiture du pavillon central et les frontons des baies qui paraissent postérieurs et se rattachent au XVIII^{ème} siècle ; cependant, ces modifications n'ont pas altéré l'aspect général de l'édifice.

De la même façon, il eut des travaux entrepris aux communs : sur le croquis du XVIII^{ème} siècle apparaissent des baies à linteau plein-cintre qui n'existent plus aujourd'hui.

La porte de la chapelle, dont l'état et les proportions font penser au XVII^{ème} siècle, n'est pas indiquée sur le même dessin ancien. Le relevé fait apparaître une minceur des modillons d'aplomb sous les rampants, qui pourrait infirmer cette première impression.





SOURCES :

« Châteaux et maisons de campagne du canton de La Brède » TER Histoire de l'Art-Université Bordeaux III (1978) P. Maffre – Conseil régional Aquitaine (Service du Patrimoine et de l'Inventaire)

« Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde » E. Guillon (1869)

« L'Isle en Arruan » - Tome IV – Olivier Coussilan

<http://pagesperso-orange.fr/bertrand.meallet>

LE CHÂTEAU CRUZEAU



HISTORIQUE

En 1675, le sieur Jacques de Cruzeau, écuyer, possédait une maison de campagne paroisse de Saint-Médard d'Eyrans. Ce gentilhomme donna sans aucun doute son nom à ce domaine.

En 1694, deux frères, Jean et Jacques Nolibois, marchands de Bordeaux, en étaient propriétaires. Un beau plantier de vignes s'étendait déjà en ces lieux, dont l'exploitation avait été confiée par ces deux citadins, à un fermier, un certain sieur Abraham de Ras, bourgeois et lui-même marchand de la cité bordelaise. Ce dernier se chargeait non seulement de la culture de ces vignes, mais aussi de la commercialisation sur le marché bordelais d'une grande partie du vin produit. Les barriques étaient acheminées par charrettes jusqu'aux petits ports les plus proches installés sur la Garonne et remontaient ensuite le cours du fleuve sur des gabarres jusqu'aux quais de Bordeaux, pour être entreposés dans les chais du quartier des Chartrons.

En 1701, au décès de Jean Nolibois, c'est Jacques, son frère qui reprit seul l'exploitation du domaine familial.

Cruzeau resta aux mains de cette même famille pendant plus de trois siècles.

Les vins de Cruzeau étaient très prisés par les courtiers de la place de Bordeaux comme en témoigne plusieurs achats de « Vins de M. Nolibois », effectués vers 1830 par la maison Tastet-Lawton.

En 1840, suite à un partage entre les différents enfants Nolibois, la propriété revint à Jeanne Nolibois, épouse du sieur Pierre Cante.

Décédée en 1854, Jeanne Cante légua le domaine à ses trois enfants.

En 1904, Jeanne Marguerite Mannan, épouse de Pierre Cadillon, et nièce de Barthélemy Cante, en hérita.

Elle en fit donation en 1912 à une de ses filles : Jeanne-Madeleine Cadillon, épouse de Pierre Fontanilhaes, négociant.



A cette époque, le domaine de Cruzeau s'étendait sur 46 hectares, mais le vignoble n'occupait plus que deux hectares. Certaines parcelles de vignes avaient été décimées par le phylloxéra et avaient laissé la place aux prairies.

Pierre Fontanilhes tenta alors de réparer les dégâts occasionnés par des années de maladies et autres fléaux.

Le domaine fut remis en état : un château fut construit, une grande partie des vignes replantées.

La famille Fontanilhes conserva cette propriété jusque dans les années 1950.

En 1955, Gabino Garrigues en fit l'acquisition et la revendit, en 1973, à André Lurton qui en est toujours le propriétaire.

Le château actuel fut construit en 1912 ; certains bâtiments datent du XVIIIe siècle.



SOURCES :

<http://www.tout-sur-google-earth.com/vins-f216/le-vignoble-du-pessac-leognan-france-t5947-90.htm>

http://www.andrelurton.com/home_chateau.php?id_chateau=

PETIT PATRIMOINE
ARCHITECTURE HYDRAULIQUE

LAVOIR COMMUNAL



À présent déserté par les habitants, il fut un temps où les lavandières de Saint-Médard-d'Eyrans se plaisaient à venir au lavoir public, frapper de leur battoir le linge de lin ou de cotonnades épaisses.

Témoins des grands et petits moments de nos villages, les lavoirs évoquent le souvenir d'une époque révolue et rappellent le dur labeur de nos grands-mères

Comme les puits, les lavoirs ont rapport à l'eau. D'un côté, celle qui désaltère, de l'autre, celle qui nettoie.

La naissance des lavoirs

Longtemps la lessive s'est faite au bord de la rivière sur une pierre inclinée ou une simple planche et sans abri.

A la fin du XVIIIème siècle un besoin d'hygiène croissant se fait sentir face à la pollution industrielle et aux épidémies ; les premiers lavoirs font leur apparition.

Choléra, variole et typhoïde meurtrissent le XIXème siècle. Or en ces temps rationnels, l'attitude face aux épidémies diffère totalement de celle des siècles précédents : elles ne sont plus vécues comme des punitions du ciel et, plutôt que de s'incliner devant la fatalité, la raison commande de prévenir leur apparition.

Depuis le règne de Louis XIV, le pouvoir central place la santé publique au centre de ses priorités. Les recommandations pressantes des autorités médicales vantent les vertus de la salubrité publique et de l'hygiène.

Cela s'est accentué avec la loi du 3 Février 1851 qui vote un crédit spécial pour subventionner à hauteur de 30 % la construction des lavoirs.

L'assainissement ne sera pas seulement physique : on vénère la propreté pour ses vertus moralisatrices et porter des vêtements propres est la preuve de bonnes dispositions morales. Armé contre l'action dissolvante de la misère, la propreté insuffle énergie et amour de l'ordre.

Veiller à sa pureté de l'eau devient un impératif ; or la cause principale de son insalubrité réside en ce qu'un même point d'eau sert à de multiples usages. Les habitants qui viennent s'approvisionner à la mare ou à la fontaine pour leurs tâches domestiques n'y trouvent qu'une eau souillée par les savons et les saletés.

Si les lavoirs connaissent leur apogée au XIXème siècle, les communes continuent de s'en équiper lors de la première moitié du XXème siècle. Le développement de la salubrité publique et de l'hygiène réclame toujours autant de moyens. Mais l'architecture de ces constructions récentes n'est plus aussi séduisante ; en effet les matériaux s'appauvrissent.

Bientôt un équipement ménager révolutionnaire va condamner les lavoirs à l'obsolescence : la machine à laver. Cet appareil bien plus pratique, se perfectionne sans cesse et envahit les foyers dès les années 1950-1960.

Autrefois lieu d'animation lors des "cérémonies" de la lessive, le lavoir, témoignage des temps anciens, reste une architecture type de la civilisation rurale.

En quête de terrain, des communes décident la destruction de ces édifices inutiles ; certains, reconvertis en salle d'exposition, en garage ou en abris-bus, découvrent une seconde vie, mais charme et authenticité les ont quittés.

D'autres villages, respectueux de leur passé et conscients de la richesse de ce petit patrimoine, veillent à leur conservation.

Quelques rares courageuses s'éreintent toujours à la tâche.

Le travail des lavandières

Les trousseaux emplissaient de grandes armoires.

Il y avait des draps, du linge de corps, du linge de table et des torchons (taillés dans des vieux draps).

Laver douze paires de draps, cinq douzaines de torchons, quatre douzaines de chemise de nuit et de jour, demandait plusieurs jours. C'était de la grosse toile de lin ou de chanvre, rugueuse, épaisse, quasi inusable. En attendant la grande lessive de printemps et d'automne, le linge sali s'était accumulé sur une barre de bois au grenier (pour lui éviter de moisir et de s'abîmer), les bleus vêtements de travail, les bas de coton, les tabliers, les mouchoirs se lavaient tous les mois en petite lessive à la chaudière ou sinon sur une épaisse planche de chêne polie par l'usage.

Très souvent, les effets personnels étaient très limités, les sous-vêtements masculins particulièrement les caleçons, commencèrent à être portés vers 1885, surtout par les jeunes qui revenaient du service militaire, quant aux sous-vêtements féminins, ils n'entrèrent en usage que plus tard; les pyjamas étaient encore inconnus et les dormeurs gardaient tout ou une partie de leurs vêtements de jour.

Les lavandières rinçaient le linge après l'avoir lavé, en général chez elles. Le passage au lavoir était la dernière étape avant le séchage. Comme le lavage ne consommait que quelques seaux d'eau, il pouvait avoir lieu à la maison, mais le rinçage nécessite de grandes quantités d'eau claire, uniquement disponible dans les cours d'eau ou dans une source captée. Laver et rincer le linge nécessitait de l'eau courante, et nombre de lavoirs sont alimentés par des sources puissantes, qui font aussi office de fontaines et abreuvoirs pour les animaux.

On choisissait de préférence Pâques et la Nativité de la Ste Vierge pour les grandes lessives. La fréquence dépendait de la richesse de la famille, les plus pauvres les faisaient trois ou quatre fois.

Les femmes de la famille apportent le linge accumulé, le placent, couche par couche, avec des cendres, dans une grande vasque de terre cuite. A côté, on fait bouillir une quantité d'eau, qu'on verse régulièrement dans la vasque et qui coule à travers le linge. Cette coulée de la lessive dure tout le jour.

C'est le lendemain seulement que les femmes se rendent au lavoir, le linge sur la brouette.

Pour atteindre le lavoir, les femmes couvrent parfois de longues distances par des chemins souvent pentus. Le fardeau du linge et les rigueurs climatiques transformant ces trajets en calvaire ; mari et enfants leur prêtent main forte. Mais la faible hauteur des bassins leur inflige le supplice le plus terrible : elle oblige les lavandières à travailler agenouillées, les jambes « dans la sauce ». Courbatures et rhumatismes les assaillent.

Une fois sur place, elles se livrent avec entrain à leur gestuelle si particulière et si bruyante : pièce après pièce, elles placent le linge sur la margelle inclinée du bassin, le savonnent, à sec ou mouillé ; puis, pour bien faire pénétrer le savon dans les fibres, elles s'aident du battoir. Cet outil se compose généralement d'une simple planche de bois rectangulaire ou ovale munie d'un manche court.

Le linge, après avoir baigné dans le bassin de rinçage, égoutte sur les barres de bois du lavoir et sur les brancards des brouettes ; puis il sèche sur les tréteaux amenés par les laveuses ou sur les cordes prévues à cet effet. Quelquefois il est étendu sur l'herbe des prés ou sur les buissons environnants ; cela accélère son blanchiment et lui redonne de l'éclat.

La lessive

La lessive se faisait à la cendre de bois neuf, excellent agent nettoyant grâce à sa richesse en carbonate de potasse.

Afin de parfumer et de blanchir le linge, on y mêle des essences de plantes ; chaque région vante sa propre recette : feuilles de laurier, chapelet d'oignons d'iris, lavande, thym, orties mélangées à des coquilles d'œuf...

Des racines de saponaire jouaient le rôle d'assouplissant.

Fabrication d'un savon "comme grand-mère"

Ingrédients :

Un demi verre d'eau

Un verre de suif de bœuf

Deux cuillères à soupe de cristaux de soude

Immerger lentement les cristaux de soude à chauffer.

Faire ramollir le suif.

Mélanger et battre jusqu'à obtenir une crème homogène.

Verser dans un récipient et couvrir d'un carton.

Démouler après une journée puis laisser durcir deux à trois semaines.



Les grandes étapes de la lessive :

- La première journée : le trempage
- La deuxième journée : le décrassage
- La troisième journée : la buée
- La quatrième journée : le rinçage
- Le séchage
- La ravaudeuse
- La repasseuse

Le lavoir, lieu de vie

Le Lavoir est un lieu éminemment social dans chaque village. C'est l'endroit où les femmes se retrouvaient une fois par semaine ou plus pour échanger les dernières nouvelles du village voir de la région et savourer ainsi les joies du bavardage. Lieu de convivialité, le lavoir était également un lieu de chant ; on y fredonnait quelques airs à la mode.

On y chantait :

*« Tous les jours moins le dimanche on entend le gai battoir,
battre la lessive blanche dans l'eau limpide du lavoir »*

Refrain d'une chanson de Pierre Dupont (1848)



Edgar Degas (1834-1917)

*A poings tendus, toujours battants,
Courbées le long de la rivière
Pour que le linge vienne blanc
Nous le frottons de cent manières ;
Et les échos s'en vont chantant,
Pan pan pan pan pan pan pan pan*

*Que de propos joyeusement
Survolent toujours la rivière*

*Pour que le linge vienne blanc ;
Nous le frottons de cent manières.
Les langues s'en vont tambour battant.
Pan pan pan pan pan pan pan pan*

*Mais n'allez pas injustement
Penser trop mal les lavandières ;
Ce n'est que pour passer le temps
Qu'on jase au bord de la rivière,
Autant emportera le vent.
Pan pan pan pan pan pan pan pan*



Lavandières vers 1900

« La ronde des Lavandières » Chanson apprise à l'école de Grézieu-la-Varenne (69) vers 1930



Emile Claus (1849-1924)

A une petite laveuse blonde

Ô laveuse blonde et mignonne
Quand, sous ton grand chapeau de joncs
Un rayon égaré frissonne
Et se joue en tes cheveux blonds,

Quand, sous l'eau claire où tu t'inclines
Pour laver (et non pour te voir),
Vole la touffe d'égantines
Qui parfumait ton blanc peignoir,

Quand suspendant ton linge au saule
Que rase un bleu martin-pêcheur,
Au vent qui rougit ton épaule
Tu vas gazouillant ta fraîcheur

Ô laveuse aux mignardes poses,
Qui sur ta lèvre où rit ton cœur
Où le sang embaumé des roses,
Au pied d'enfant, à l'œil moqueur...

Stéphane Mallarmé (1842-1898)

L'entretien du linge s'accompagne d'un important cortège de croyances : certaines paraissent aujourd'hui désuètes :

Pour chasser le mauvais sort, il faut veiller à tordre le linge toujours de la même façon

Celle qui chante au lavoir aura un homme fou

Un ivrogne est promis pour époux à la lavandière qui a la maladresse de trop éclabousser son tablier ; quant à celle qui ne le mouille pas du tout, on la dit sorcière...

DESCRIPTION

Autrefois il y avait au moins un lavoir par village ou hameau et l'on pouvait estimer l'importance du village par rapport au nombre de lavoirs que possédait ce village. Il y avait les lavoirs situés près d'une source pour être moins sujets aux variations du niveau de l'eau et à la pollution de cette dernière, et les lavoirs aménagés sur la berge d'un cours d'eau.

Certains lavoirs ont l'allure d'un petit temple ; la tâche répétitive et souvent épuisante des lavandières se trouve valorisée, presque sacralisée, par un édifice remarquable.

Toutefois, l'architecture du lavoir reste simple, parfois c'est juste un bassin à ciel ouvert, mais le plus souvent c'est un bâtiment à part entière, ouvert évidemment sur l'eau et dont on peut admirer la charpente. Au mur, se trouvent parfois des niches pour ranger les battoirs et les brosses. Le bassin d'eau est le plus souvent rectangulaire. Le fond peut être pavé, mais ce sont ses rives, en pierres taillées, ou plus tard maçonnées, qui doivent permettre aux lavandières, agenouillées de longues heures au bord de l'eau, de taper et retaper "facilement" le linge mouillé, lourd.

Les plus anciens lavoirs étaient construits en bois avec des panneaux. A partir de la moitié du XIXème siècle d'autres matériaux sont employés :

-La pierre

Ses qualités de résistance en font un matériau de choix pour les margelles destinées à recevoir les violents coups de battoir et, malgré son coût élevé, on la préfère au ciment. De splendides bâtisses se distinguent par leurs élévations en blocs de pierre taillée. On emploie également la pierre au dallage des sols ou des bassins : dalles bouchardées, volumineuses, pavés de grès, galets..

Des toits en lauze se remarquent encore parfois dans certaines régions.

-La brique

Rares sont les lavoirs totalement construits en brique. Davantage employée en complément de la pierre naturelle, elle sert à la réalisation d'encadrements de baies, de chaînes d'angle, de piliers ou encore de dés de poteaux.

-Le bois

Le chêne, le sapin et le peuplier sont utilisés pour l'édification des charpentes. Grâce à leur solidité et à leur haute résistance à l'humidité, le chêne et surtout le châtaigner est destiné aux barres d'égouttage du linge et plus rarement, à la réalisation de margelles des bassins.

-La fonte

Grâce à la baisse de ses coûts et à ses qualités de résistance dues aux progrès de la métallurgie, l'emploi de la fonte se répand à partir des années 1880. Elle permet notamment de perfectionner les canalisations.

Les poteaux et les sablières des charpentes sont de plus en plus conçus avec ce matériau, qui remplace ainsi le bois traditionnel, d'un prix plus élevé.

- La chaume, le zinc et les tuiles

Les toits de zinc et de tuiles ont vite remplacé les couvertures en paille, extrêmement sensibles au feu, fragiles et difficiles à confectionner.

Dans certaines régions on préfère encore la vieille tuile creuse qui a une plus longue durée de vie que les couvertures en zinc, mais aussi la tuile plate, ardoises, tuiles à écailles...Les tuiles mécaniques inventées en 1850 se répandent très vite à la fin du siècle.

Les différents types de lavoirs

Les lavoirs en bord d'étang ou de rivière sont les plus simples. Parfois ils ont une planche à crémaillère : planche à laver fixée sur une structure métallique reliée à des crémaillères qui permettaient d'abaisser ou de remonter la planche en fonction du niveau du cours d'eau.

Les lavoirs couverts par un simple toit supporté par des piliers et le bassin au centre rectangulaire, circulaire, hémicirculaire ovale,



Lavoir couvert de Saint-Médard-d'Eyrans

Les lavoirs à impluvium, le bassin est au centre et alimenté en eau de pluie par un toit incliné vers l'intérieur

Les lavoirs tunnels, se présentent sous la forme d'un tunnel demi cylindrique entièrement en pierres appareillées, profitant d'un talus ou d'une falaise, ils sont enterrés et voûtés soit en anse de panier, soit en berceau.

Types particuliers

Lavoir à Chevaux

Le lavoir à chevaux est un point d'eau dont le fond est pavé comme en témoignent les deux extrémités du lavoir, les chevaux pénétraient entièrement dans l'eau afin de se rafraîchir et de se débarrasser des parasites après leur labeur.

Lavoir à légumes

Le lavoir à légumes a une faible profondeur.

Pierre à laver

Une pierre à laver est une pierre plate généralement en grès, ce sont des emplacements aménagés en bord de rivière pour battre le linge qu'utilisent les lavandières.

Bateau lavoir

Equipement public flottant. Certains ont été transformés en musée retraçant la vie des lavandières dans les villes fluviales.

Mairie lavoir

Des "Mairie lavoir" furent construites au début du XIXème siècle et sont classées aujourd'hui monument historique.

Lavoir à plots

Le lavoir est un simple bassin rectangulaire entouré de plots surélevés. Ces plots permettaient de frotter le linge sur une tablette en ardoise, tout en restant debout.

Lavoir à double côtés

C'est un lavoir sans charpente où les deux bords sont parallèles.

Un côté suit le bord de la rivière, l'autre se trouve sur le ruisseau où l'on peut régler le débit de l'eau du ruisseau.

SOURCES :

« La France des lavoirs » – Christophe Lefébure (Ed. Privat)

<http://france.lavoirs.free.fr/historique.htm>

http://www.valsdesaintonge.eu/tourisme/index.php?option=com_content&view=article&id=148&Itemid=105

http://patrimoine-historique-du-canton-de-mouy.fr/Les%20lavoirs/nos_lavoirs_et_nos_lavandieres.htm

<http://www.valmagazine.com/region/dossier%20region/LAVOIRS.pdf>

ARCHITECTURE FUNERAIRE, VOTIVE ET COMMEMORATIVE

MONUMENT AUX MORTS



DESCRIPTION

Proche du cimetière de l'église, cette stèle de granit gris en forme d'obélisque, présente une certaine sobriété.

Le monument est décoré d'une Croix de guerre (décoration créée en 1915), plus ou moins épurée et de symboles floraux simplement apposés sur une des faces.

Parmi les éléments floraux figurent des palmes en bronze fixées sur le socle et sur la partie supérieure de l'obélisque: à l'origine, la palme symbolise la victoire militaire ; portée lors des processions triomphales, elle fut adoptée par l'Eglise primitive comme symbole de la victoire du Christ sur la mort. Elle renvoie à une double symbolique chrétienne :

-Les habitants de Jérusalem accueillent Jésus avec des palmes exprimant ainsi la grandeur de cet homme par rapport aux autres. Elle exprime ainsi la grandeur des soldats morts pour la Patrie.

-la symbolique des palmes des Rameaux préfiguraient la résurrection et donc l'immortalité. Ceux qui sont honorés par ce monument aux morts continuent à vivre dans le souvenir.

La couronne de feuilles de chêne en bronze qui s'inscrit dans la palme est un symbole ancien : Le chêne est un arbre sacré, dans de nombreuses traditions, il symbolise la force. Les feuilles symbolisent l'éternité, leur présence sur les monuments aux morts signifie sans doute que l'hommage rendu à nos morts se place dans la durée et la continuité.

Les quatre barres qui entourent la stèle peuvent évoquer l'enfermement des hommes dans ce monde de feu, de sang et de terre qu'a été cette guerre de tranchées.

SOURCES :

http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/monument_aux_morts.html

<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/premiere-guerre-mondiale/monuments-aux-morts.shtml>

http://crdp.ac-amiens.fr/pensa/2_11_savoir_plus_1.php

<http://infos.gouloiseries.fr/spip.php?article96>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_monuments_aux_morts_fran%C3%A7ais_surmont%C3%A9s_d'un_coq#Gironde

http://queutchny1418.canalblog.com/archives/_architecture_des_monuments/index.html

ARCHITECTURE INDUSTRIELLE

SCIERIE ET USINE LIEE AU TRAVAIL DU BOIS

Historique

L'origine de la société anonyme des établissements Beaumartin remonte à 1850. Propriétaire d'un domaine forestier dans les Landes, elle lutte contre le dépérissement des bois et s'intéresse à la conservation industrielle des poteaux de mine, en pin, qu'elle fournit à l'Angleterre.

A partir de 1853, la construction de la ligne de chemin de fer de Bordeaux à Bayonne entraîne des besoins considérables en traverses.

La Maison Beaumartin répond à ce nouveau marché et prend vite de l'importance. Son esprit d'entreprise lui fait mettre en œuvre, dès 1870, un procédé récemment découvert pour conserver le bois. L'inventeur bordelais Boucherie a démontré en effet que le bois auquel il a injecté du sulfate de cuivre se conserve très longtemps. Avec l'avènement des moyens de communication, elle élargit son champ d'action. M. Beaumartin commercialise le bois ainsi traité, sous forme de traverses de chemin de fer, de poteaux de mines, à destination de l'Angleterre, de poteaux télégraphiques et même de pavés utilisés pour recouvrir des chaussées parisiennes. Le chantier d'injection des bois est installé en plein air et suit les éclaircissements en forêt.

Elle crée une 1ère usine à Pierroton en 1899 puis une deuxième en 1903 à Escalquens (Haute Garonne).

En 1913, elle s'implante à Saint Médard d'Eyrans, le long de la voie ferrée sur l'axe important Paris-Bordeaux-Sète, profitant d'un embranchement particulier qu'elle obtient en bout d'usine : dérivation d'une voie privée de 21km qui facilite les chargements et déchargements des bois.

La Maison Beaumartin était la seule usine installée à Saint Médard d'Eyrans au début du XXème siècle, elle donna du travail à la population du village pendant plus d'un demi-siècle.

En 1937, M. Beaumartin fait partie de ces industriels du bois qui exploitent une partie de la forêt de pins maritimes qui s'étend sur 350 000 ha, en Gironde.

En 1949, une centaine d'ouvriers y travaillaient (souvent petits agriculteurs qui cherchaient un complément de revenus) : le coltinage des poteaux et traverses se faisaient encore à l'épaule.

Entièrement reconstruite en 1950, l'usine moderne se spécialise, à partir de 1966, dans la fabrication de produits pour la viticulture, tels que les piquets de vigne.

En 1970 ils n'étaient plus qu'une douzaine d'employés, bois des poteaux et traverses étant remplacés par le béton.

Une scierie est associée à l'usine de traitement en 1984.

SOURCES :

« Le patrimoine industriel de la Gironde » - Marie Kabouche (Ed. du patrimoine)

www.saint-medard-deyrans.fr

<http://www.patrimoine-de-france.org/oeuvres/richesses-4-1603-17846-M86979-46527.html>

II - PATRIMOINE CULTUREL MATERIEL – MOBILIER

LE PATRIMOINE FUNERAIRE

Les sarcophages historiés gréco-romains

La production des sarcophages romains à décor sculpté se répand largement dès le début du II^e siècle, à la suite de l'abandon progressif de l'incinération en faveur de l'inhumation (qui dans le courant du III^e siècle s'impose dans tout l'Empire), tout en restant un moyen de l'ensevelissement réservé aux familles fortunées à cause de son coût.

Ces nouveaux commanditaires sont souvent des provinciaux installés à Rome, qui sont en partie à l'origine de l'évolution du style artistique. Leur goût pour l'art plébéen (plus expressif et individuel à cause du lien étroit avec les réalités de la vie quotidienne), qui se mêle à la tradition hellénistique, fait naître dans les ateliers de sculpture romains une nouvelle expression artistique. Les premières manifestations de sculpture d'inspiration chrétienne s'inscrivent dans ce mouvement.

On peut déceler les caractéristiques suivantes : schématisation du dessin, simplification des formes tendant souvent à s'approcher d'une figure géométrique simple ; concentration sur un petit nombre de traits expressifs qu'on maintient et souligne, tandis que l'on réduit ou supprime d'autres traits, sacrifiés pour la clarté de l'ensemble; insensibilité à l'espace et à la corrélation, qui définit les dimensions des objets instables dans le même espace; insensibilité à la forme plastique, au poids.

Trois centres de production de sarcophages s'affirment rapidement : Rome, où sont fabriqués des cuves et des couvercles sculptés sur trois faces seulement ; Athènes, qui connaît alors la seconde phase du « néo-atticisme » (dont témoignent aussi les extraordinaires reliefs en marbre du musée du Pirée), avec des sarcophages en forme de lits funéraires sur lesquels les défunts sont représentés couchés ; l'Asie Mineure enfin, qui prolonge les traditions de luxuriance de l'« asianisme » avec des sarcophages surchargés d'ornements architecturaux. Entre autres thèmes traités sur les sarcophages romains, deux sujets sont privilégiés, la mythologie dionysiaque (triomphe indien de Dionysos, découverte d'Ariane à Naxos, danses des satyres et des ménades), avec parfois des évocations des mystères.

HISTORIQUE

Les ravages des guerres forcèrent ces artistes grecs à se réfugier à Rome. Les chefs romains ouvrirent la porte aux beaux Arts qu'ils avaient persécutés dans la Grèce : fatigué sans doute des guerres, Sylla crut voir dans la culture des beaux Arts une gloire et une jouissance paisible, dont il n'avait pas eu l'idée auparavant. Ces dispositions furent encore fortifiées par l'affluence des artistes grecs réfugiés à Rome.

L'iconographie*, la matière et la qualité stylistique de ces sarcophages attestent qu'il s'agit d'œuvres importées en Gaule, probablement de Rome.

(*Dans l'étude consacrée à ces sarcophages, Etienne Robert souligne la rareté de ces iconographies en Gaule.)

Ces sarcophages furent exportés en Gaule par mer ou par voie fluviale.

Ils ont été découverts sur l'emplacement de l'ancienne Villa gallo-romaine qui s'étendait au nord à proximité de ce qui est aujourd'hui le stade municipal. On ne voit plus aujourd'hui de traces de construction de cette Villa mais elles étaient encore visibles en 1930. Un mur existait, de direction Est-Ouest, rejoint par un autre perpendiculaire à celui-ci. Cette Villa datait du I^{er} siècle et elle a dû être détruite aux environs du V^{ème} siècle, lors des invasions. On a trouvé sur son emplacement, au XIX^{ème} siècle, des fragments de poteries, des monnaies d'Antorius, d'AUGUSTE, de la mosaïque, des bronzes dont un grand de Claudius CESAR AUGUSTE et un plus petit daté du IV^{ème} siècle dont le nom est en partie effacé.

Il faut bien avoir présent à l'esprit qu'une Villa Gallo-romaine était une exploitation très vaste pouvant couvrir la surface de la commune actuelle et dont les dépendances pouvaient s'étendre encore plus loin.

La date de découverte des sarcophages, variait entre 1804 et 1805. Or un document mis à notre disposition par un descendant de Raymond De Sèze, avocat de Louis XVI, permet de dater définitivement cette trouvaille au 14 octobre 1804. Raymond De Sèze, témoin privilégié de la découverte en fait le récit à son frère aîné Paul Romain :

« Saint Médard ce dimanche 15 octobre 1804 ...nous avons eu hier matin tout près de chez Victor, le spectacle d'un monument superbe qu'on vient de découvrir dans un champ qui appartient à Camille Boval et qui est à côté de l'église d'Eyrans. Ce sont deux tombes de marbre blanc statuaire, longues de six pieds, hautes de trois et larges de deux, magnifiquement sculptées dans les bas-côtés et remontant aux Romains. Tu entendras sûrement parler de cette découverte qui est une des plus belles qu'on ait faites en France depuis des siècles. Je ne peux pas t'en parler avec détails mais c'est magnifique ! Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le champ qui renferme ce trésor a été labouré cent millions de fois et que ce n'est précisément qu'hier que l'araire du laboureur ayant rencontré quelque chose de dur, on a creusé et on a trouvé cet antique qui a tant de prix... »

Nota : la lettre mentionne comme propriétaire du champ un certain Camille Boval. Ce devait être le fermier, car il semble que le propriétaire du château Lamothe à l'époque, était Monsieur de Conilly.

Pour l'anecdote, précisons que cette découverte a été cause d'un procès entre le propriétaire du champ et son métayer qui tous deux en revendiquaient la paternité. Dès l'exhumation des sarcophages, Paris dépêcha sur les lieux une commission composée de trois hommes : le Baron Cailla, E. Combes et le peintre Lacour. C'est ce dernier qui fit les dessins, reproduits en gravures, des sarcophages et qui a donné les premières descriptions officielles. Un rapport fut ensuite remis à la Société des Sciences.

Bordeaux n'a pas pu conserver cette trouvaille et c'est Louis XVIII qui en fit l'acquisition en 1817. Depuis cette date les sarcophages sont exposés au Musée du Louvre au département des « Antiquités grecques et romaines ».

La commune a chargé Tina Degas, sculpteur local, de réaliser une reproduction en plâtre, modèle réduit au quart, de ces sarcophages. Ils sont en exposition, dans la salle de bibliothèque depuis le 8 décembre 2001 (entrée libre aux heures de permanence)

DESCRIPTION

Ces sarcophages sont en marbre de Paros, une île grecque des Cyclades renommée pour la qualité de son marbre blanc qui fut exploité dès le VI^e siècle avant J.C, la patine est ivoirine.

Le décor, laissé inachevé, était sans doute adapté à la demande de l'acheteur, une fois le sarcophage parvenu à destination.

Dimensions :

- Longueur : 209 cm et 208 cm
- Hauteur de la cuve : 63 cm et 69 cm
- Hauteur totale : 95 cm et 98.5 cm
- Epaisseur du relief : 7 cm

Ces sarcophages étaient posés l'un sur l'autre, tournés dans le sens Est-Ouest et renfermaient chacun un squelette. Leur décoration est somptueuse, œuvre sans doute d'un artiste grec qui a apposé sa marque au moyen de huit lettres grecques dont six seulement demeurent visibles, au dos d'un des sarcophages. On pense que les personnes à qui ils étaient destinés étaient païennes car ce ne sont que des scènes mythologiques qui sont représentées

Ces sarcophages exceptionnels sont significatifs du haut niveau de richesse matérielle et culturelle du couple commanditaire gallo-romain. Ils devaient appartenir, d'après Caïla, à cette famille toute puissante des LEONCE-PAULIN, dont plusieurs membres avaient été honorés de la préture, de la préfecture, du consulat.

La mythologie est tombée dans le discrédit : c'était une fable ingénieuse, un tableau rassurant que la poésie offrait aux hommes pour balancer l'idée toujours effrayante de la mort.

Ces tableaux dateraient de la fin du II^e siècle ou du commencement du III^e siècle.

Les sujets représentés sur les sarcophages devaient correspondre aux goûts et à la vie du défunt. C'est ainsi que sur ces bas-reliefs se retrouvent, autour des dieux, tantôt des sujets bucoliques, tantôt des sujets de batailles. L'homme qui reposait dans le premier tombeau décrit, semble avoir voulu, après sa mort, revivre au milieu des troupeaux, des vignobles, des champs, des forêts, les plaisirs champêtres de sa vie terrestre et partager, avec Endymion, Dionysos et Diane, le bonheur complet promis aux élus dans les Champs-Élysées.

La qualité des deux œuvres est exceptionnelle tant par l'entassement des personnages que par la multiplication des plans en hauteur comme en profondeur. Tant aussi par l'exécution du détail que par la composition des tableaux. Ces merveilles taillées dans le marbre blanc nous permettent de reconnaître que le génie des sculpteurs était inépuisable.

Ces sarcophages de marbre blancs sont parmi les plus beaux spécimens découverts à ce jour.

Mythe d'Ariane et Dionysos

Ce bas-relief est la rencontre de DIONYSOS et d'ARIANE, allégorie du sommeil de la mort au réveil d'une nouvelle vie.



Le sarcophage de la femme représente Dionysos, accompagné de son cortège de ménades et de satyres, découvre Ariane endormie, abandonnée par Thésée sur l'île de Naxos. . Le dieu s'éprend de la jeune femme et lui assure la félicité et la survie dans l'au-delà. Ariane se réveillera pour devenir l'épouse du dieu Dionysos et goûter toutes les joies de l'Olympe.

Alors que la société romaine traverse une crise spirituelle profonde, ce mythe incarne l'espérance du défunt par un salut post-mortem.

En l'occurrence, le relief de la cuve met en scène Ariane, abandonnée par Thésée sur, et découverte endormie par Dionysos et son cortège de satyres et de ménades. Dionysos rencontre une grande faveur au sein du répertoire des artisans romains : l'ivresse qu'il procure par le vin reflète le bonheur trouvé après la mort. L'espérance dans un salut après le trépas se manifeste aussi par l'assimilation entre les défunts et les personnages légendaires, héros victimes d'un destin tragique ou mortels promis à l'immortalité par l'amour d'une divinité salvatrice. Afin de parfaire cette assimilation, les visages d'Ariane et du buste d'homme figuré sur le couvercle ont été laissés à l'état d'ébauche, sans doute pour qu'on puisse ensuite y sculpter les portraits du couple défunt.

A l'époque précédente, sous la dynastie des Julio-Claudiens, seuls les membres de la famille impériale pouvaient se faire représenter en dieux, le plus souvent après leur mort. Mais dès le IIIe siècle, sous la dynastie des Sévères, ce phénomène s'étend à toutes les classes de la société romaine

Légende d'Endymion et Séléné

Ce premier bas-relief représente le sommeil d'ENDYMION ou sommeil de la mort, exprimant le plus parfait bonheur. (ENDYMION est régulièrement visité par SELENE, aussi appelée DIANE)



Le couvercle est orné du jugement de Pâris et d'une scène champêtre de confection de guirlandes funéraires par des paysans ainsi que de masques solaires et lunaire aux angles. Au centre de celui-ci,

l'espace destiné à recevoir l'inscription donnant les noms du défunt est resté libre. Le décor de la cuve, quant à lui, révèle davantage les préoccupations personnelles du défunt.

La scène principale du sarcophage, vraisemblablement destinée à l'homme, représente Séléné s'avançant vers Endymion endormi tandis que les autres scènes de la cuve figurent Séléné sur son char et un berger...

Séléné, la déesse Lune, qui était éprise d'Endymion, découvre le jeune berger endormi. Hypnos, le Sommeil, vient de lui donner l'immortalité en le plongeant dans un sommeil éternel.

Alors que la société romaine traverse une crise spirituelle profonde, les reliefs funéraires empruntent leurs sujets à la mythologie grecque. Cette légende évoque la survie de l'âme, d'autant qu'une ancienne croyance faisait de la lune le séjour des âmes des morts (le décor de l'autel de Iulia Victorina, conservé au Louvre, procède de cette même croyance). L'espérance dans un salut après le trépas se manifeste par la personnalisation du décor : le défunt est assimilé à un mortel promis à l'immortalité par l'amour d'une divinité salvatrice. Les têtes de Séléné et d'Endymion ont été ébauchées pour recevoir ensuite les traits du couple défunt, mais les portraits sont restés inachevés. Les sarcophages produits à Rome devaient donc être exportés inachevés et adaptés à la demande de l'acheteur. Les images choisies révélatrices de l'utilisation de la mythologie grecque dans les reliefs funéraires.

Les défunts pouvaient être travestis en vénus sortant de la mer ou en Séléné et Endymion.

SOURCES :

Webographie :

<http://www.3dsrc.com/antiquiteslouvre/index.php?rub=img&img=345&cat=9>

http://www.louvre.fr/llv/oeuvres/oeuvres_choisies.jsp

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Saint-M%C3%A9dard-d'Eyrans>

<http://www.saint-medard-deyrans.fr/>

Site web du SIGM

SEPULTURES MEROVINGIENNES

Il y a bien d'autres sarcophages trouvés à Saint Médard d'Eyrans ou dans les environs, non sculptés, en pierre dure de Saint Macaire, ils servent parfois d'abreuvoirs ou de jardinières. Ils n'ont aucune valeur en eux-mêmes si ce n'est qu'ils prouvent l'importance du peuplement du village dans les premiers siècles de notre ère.

Le cimetière mérovingien se situait à l'est de l'église actuelle, à flanc de coteau. Selon certains auteurs anciens trois de ces sarcophages découverts sans doute à la fin du XVIIIème siècle, sont visibles dans le cimetière. Mais en fait, aujourd'hui, ils ont été cassés et un seul est visible près de l'église. Parmi ceux dégradés ou disparus, l'un d'eux, estimé du VIIIème siècle portait, gravée, une croix pattée.

Un autre de ces trois sarcophages, daté du VIème siècle et découvert dans le jardin du presbytère contenait encore deux couteaux de fer et une pièce d'argent.

Dans un coin du cimetière, des restes de sarcophages brisés: ils ont été trouvés au pied de l'église près d'un endroit qui était planté de cyprès et où s'élevait un calvaire, sans doute un ossuaire ou peut-être les tristes restes d'une épidémie de peste...

Deux sortes de sarcophages

Ci-dessous :

Ce sarcophage ne possède aucun élément décoratif ; le couvercle a la forme d'un toit de maison et se pose directement sur le cercueil monolithique.

(100cm x 70 cm x 150 cm env.)



Sarcophage près de l'église (nef droite) - cimetière



Sarcophage près de l'église – cimetière

SOURCES :

www.saint-medard-deyrans.fr

Site web du SIGM

III - PATRIMOINE NATUREL

BOCAGE HUMIDE DE LA BASSE VALEE DE LA GARONNE



Les zones humides de la Garonne sont reconnues d'intérêt national depuis 1994 et classées « **milieu aquatique remarquable** » par le Schéma directeur d'aménagement et de gestion des eaux SDAGE) Adour-Garonne. Nombre de ces milieux sont également inventoriés en zones naturelles d'intérêt faunistique et floristique (ZNIEFF), en arrêtés de protection de biotope ou encore intégrés au réseau européen de sites Natura 2000.

L'ancienne divagation de la Garonne, ses débordements, l'alternance des basses et hautes eaux ont façonné le paysage fluvial et permis le développement de ces zones humides. Iles et îlots, berges, bras de Garonne, forêts alluviales, prairies inondables, marais forment une richesse environnementale unique qui abrite une flore et une faune riche et variée.

Entre la terre et l'eau



La ZNIEFF (Zone Naturelle d'intérêt Ecologique Faunistique et Floristique), décrite en 1984, intègre l'ensemble des palus des bords de Garonne de Cadaujac à Bautiran. Certains secteurs sont exclus, il s'agit généralement des bourrelets alluviaux de la vallée situés en bordure de Garonne et occupés principalement par des cultures intensives ou de vignes.

Les Palus de bord de Garonne sont inscrits comme Site d'Importance communautaire du réseau Natura 2000 (SIC Bocage Humide de Cadaujac et Saint Médard d'Eyrans) au titre de la Directive « Habitats » 92/43/CEE. Ce SIC concerne les communes de Bègles, Villenave d'Ornon, Cadaujac, Saint Médard d'Eyrans, Ayguemortes-les-Graves, Isle-Saint-Georges et Beautiran.

Sous présidence de la Communauté de Communes de Montesquieu, de la commune de Bègles et de Villenave d'Ornon et sous la tutelle administrative de la Direction Régionale de l'Environnement d'Aquitaine et de la Direction Départementale de l'Agriculture et de la Forêt de Gironde.

Le site du « Bocage Humide de Cadaujac et Saint Médard d'Eyrans » abrite plusieurs habitats naturels et espèces dits « d'intérêt communautaire », dont la préservation est un enjeu fort à l'échelle européenne (ce ne sont les habitats et espèces de la directive européenne « Habitats » de 1992) :

L'Union Européenne a choisi d'agir pour la conservation de la biodiversité en s'appuyant sur un réseau de sites désignés pour leur diversité biologique exceptionnelle.

L'ensemble de ces sites constituent le réseau Natura 2000, résultat de la mise en œuvre de deux directives européennes : la directive « Oiseaux » de 1979 et la directive « Habitats » de 1992. Du fait de son extraordinaire richesse biologique, le « Bocage humide de Cadaujac et Saint Médard d'Eyrans » a été retenu pour intégrer le réseau Natura 2000.

Reposant essentiellement sur un sol alluvial lié à l'histoire géologique de la Garonne, le « bocage humide » offre, sur plus de 1500 hectares, une mosaïque de milieux très variés qui favorise l'accueil d'une grande diversité de faune et flore.

Traversé par deux affluents de la Garonne, le Saucats au sud et l'Eau Blanche au Nord, le site est caractérisé par l'omniprésence de l'eau, en surface ou à faible profondeur dans le sol, ce qui permet de le qualifier de « zone humide », espace de transition entre la terre et l'eau.

Parsemé de bosquets, de petites friches, de quelques plantations de peupliers et de cultures céréalières, le bocage est majoritairement composé de prairies avec un maillage plus ou moins dense de haies et de fossés. Ces prairies témoignent de l'activité d'élevage qui continue de façonner ce paysage bocager.

Les zones humides garonnaises, à l'image de l'ensemble des zones humides françaises (et mondiales) souffrent de nombreuses altérations dues aux activités humaines ou à leur abandon : pollutions, incisions du lit, artificialisation des berges, urbanisation, accroissement des surfaces cultivées, disparition des milieux liée à l'extraction de granulats, ...

Un certain nombre d'initiatives et de démarches concertées en faveur d'un développement territorial durable et cohérent avec la préservation des milieux humides sont engagées pour enrayer la régression des zones humides garonnaises.

La communauté de Communes de Montesquieu s'est engagée pour protéger ce site exceptionnel en tenant le rôle d'animateur du dispositif Natura 2000 avec l'ensemble des communes concernées : Ayguemortes-les-Graves, Beautiran, Cadaujac, Isle-Saint-Georges, Saint-Médard-d'Eyrans et Villenave d'Ornon avec la participation notamment de la Fédération de pêche et de chasse et les Associations de protection de la nature.

L'objectif du dispositif Natura 2000 est d'assurer la conservation de ce patrimoine naturel remarquable en offrant la possibilité aux usagers (propriétaires, exploitants agricoles) de s'investir dans la gestion de leurs parcelles par la signature de contrats Natura 2000 ou de la Charte Natura 2000

Le marais recèle une importante diversité d'habitats, source de biodiversité. Les zones humides abritent une faune et une flore d'une grande diversité. Elles jouent un rôle essentiel pour l'écosystème compte tenu des processus hydrologiques et écologiques qui s'y déroulent.

